

LA GLOIRE DE LISZT

S'il est un pays au monde qui puisse aujourd'hui¹ à juste titre s'associer à la Hongrie pour commémorer le souvenir de Franz Liszt, c'est bien la France. Si c'est en Hongrie qu'il a vu le jour, qu'il a rencontré ses premiers admirateurs et les généreux protecteurs grâce auxquels il put se consacrer à l'étude de la musique, si c'est en Allemagne, d'autre part, que son génie atteignit sa complète maturité et que sa pensée rayonna depuis le théâtre et le Conservatoire de Weimar ou depuis le salon de l'Altenburg sur l'Europe entière, — si enfin c'est à Rome qu'il crut trouver sa patrie spirituelle et la paix de l'âme sous la soutane du prêtre et à l'ombre du Vatican, — c'est en France surtout qu'il passe les années décisives de sa jeunesse, c'est notre langue qui devient sa langue maternelle, c'est dans les salons de l'aristocratie parisienne que celui qu'on appelait alors « le petit Litz » est sacré célébrité européenne, c'est dans l'atmosphère du romantisme français et de la Révolution de 1830 que se développe son esprit, c'est au contact direct avec les plus beaux génies de l'époque, Victor Hugo ou Delacroix, Lamartine ou Musset, George Sand ou Sainte-Beuve, Enfantin ou Lamennais, que se forment ses idées et ses sentiments, sa conception de la vie et de l'art, sa foi religieuse et son idéalisme social ; c'est la fille d'un ministre français, Caroline de Saint-Cricq qui a la première fait battre le cœur de l'adolescent de seize ans ; c'est dans la comtesse d'Agoult qu'il a trouvé la femme de haute distinction et de fine culture avec laquelle il a vécu pendant dix ans un magnifique roman d'amour. La France a été véritablement pour lui une seconde patrie ; et nous avons toujours considéré comme un des nôtres ce pèlerin de l'art qui était *chez lui*

(1) Discours commémoratif prononcé, le 9 juin 1936, à la séance solennelle, organisée à l'occasion du cinquantième anniversaire de la mort de Liszt, au Grand Amphithéâtre de la Sorbonne. (N. D. L. R.)

dans toutes les capitales de l'Europe, mais que nous avons dès ses débuts salué comme une des gloires les plus éclatantes de notre romantisme.

Etrange et magnifique destinée, en vérité, que celle de Liszt ! Tout jeune déjà, il connaît les succès les plus enivrants. Il est le magicien du piano, le favori des salons, qui, par ses prouesses de virtuose, par la fine beauté de ses traits, par l'originalité de sa mince silhouette, la fougue de son jeu inspiré, comme aussi par ses excentricités vestimentaires, par ses vestons de velours aux larges manches tombantes, par ses bottes à l'écuyère, par son fameux sabre d'honneur qui excitait la verve des caricaturistes, plus tard par la lévite sacerdotale où il se drape, attire sur lui tous les regards et suscite l'enthousiasme. Il traîne derrière lui, toute sa vie, comme le légendaire charmeur de rats, un cortège pittoresque d'admirateurs, musiciens cosmopolites, pianistes de tout poil, femmes du monde et grandes dames authentiques, comtesses exotiques, vieilles filles en extase, — dont l'une portait, dit-on, sous son linge, depuis l'an de grâce 1843, le bout d'un cigare fumé par le maître. — Sa réputation de don Juan est si bien établie que Nietzsche, vers la fin de sa vie consciente, dressant la liste de ceux qu'il appelle ses « Impossibles », y insère en bonne place notre pianiste en le cataloguant sous la formule pittoresque « Franz Liszt ou l'école de la vélocité — à courir après les femmes ». Liszt remporte donc dès sa jeunesse des triomphes éclatants. Mais il en est aussi le prisonnier. Les contemporains se refusent obstinément à voir autre chose en lui que ce qu'il a de plus extérieur : le virtuose hors pair et le romantique à panache. Il est en quelque sorte claquemuré dans une gloire de clinquant, un peu théâtrale, qui ne tient pas compte de ce qu'il a de supérieur. On s'entête, en dépit de ses protestations, à le ramener aux proportions de ce qu'il appelait lui-même un saltimbanque du piano. En outre, comme il a, au cours de sa longue vie, heurté bien des préjugés et offusqué bien des vanités, — comme il a scandalisé les gens bien pensants par ses relations avec Lamennais ou sa fugue avec Mme d'Agoult, — comme il a bravé l'opinion commune en affichant sa solidarité avec Richard Wagner et la musique de l'avenir, — comme il a stupéfié,

par son entrée dans les ordres, les mondains qui ne veulent voir dans ce geste que réclame et mise en scène, — il soulève vers la fin de sa vie une sorte d'opposition frondeuse et satirique qui se manifeste par une floraison de pamphlets ou de caricatures. On s'incline sans doute devant le patriarche de la musique européenne, dont l'idéal triomphe à Bayreuth en 1876 avec le drame wagnérien et dont l'enseignement groupe à Weimar une pléiade de disciples respectueux et attentifs. Mais on se venge du respect par la parodie. Et surtout on ne comprend guère encore ce qui fait sa vraie grandeur.

Car Liszt est *grand* ! — Grand, d'abord, par sa personnalité même, dont le « format » dépasse de loin celui du simple virtuose ou du spécialiste de la musique. Comparez son existence avec celle des grands maîtres du passé, — Haydn, Mozart ou Beethoven, — voire même Schumann ou Mendelssohn — : de toute évidence elle se meut sur un plan supérieur, dans une sphère sociale plus haute. Liszt fraie d'égal à égal avec la meilleure société, avec les personnalités les plus géniales de son temps. Sa culture est merveilleusement étendue. Il n'a pas seulement lu presque toute la production musicale européenne ; sa curiosité s'étend à tous les domaines : littérature, peinture, philosophie, théologie, politique même. Et sa correspondance, notamment avec Wagner, Mme d'Agoult ou la princesse de Wittgenstein, atteste de façon éclatante, à côté de la prodigieuse variété de ses facultés et de l'élévation de sa pensée, la foncière noblesse de sa personnalité, la générosité d'une nature étrangère à toute envie, heureuse de reconnaître toute supériorité, toujours prête à secourir un ami dans la peine ou un débutant dont il discerne le talent. Liszt a « découvert » et aidé de la sorte Schumann, César Franck, Brahms, Smetana, Moussorgsky ; il s'est dévoué sans compter pour Berlioz, pour Wagner surtout qu'il a soutenu avec une inlassable générosité et un tact infini, sans jamais jouer au Mécène, considérant noblement les sacrifices qu'il faisait pour lui comme un tribut dont il s'acquittait envers le génie supérieur de son ami en exil. Homme de grand cœur, Liszt est aussi une âme pieuse, qui s'enflamme de bonne heure pour les problèmes religieux et garde intacte sa foi à travers toutes les péripéties de son

existence agitée, jusqu'au moment où il entre dans les ordres et rêve de devenir le Palestrina du XIX^e siècle, de créer « une musique universellement et purement humaine » en laquelle se concilieraient la splendeur dramatique et l'intériorité religieuse.

Et enfin Liszt a été, non loin des titans que furent Beethoven et Wagner, un des grands créateurs musicaux du siècle passé. Clairement conscient de sa valeur, mais trop désintéressé et trop fier pour se faire sa place en jouant des coudes, Liszt n'a jamais été mis de son vivant au rang qui lui revenait. Berlioz parlait de lui dédaigneusement comme de « ce musicien de nos amis qui s'imagine être compositeur ». Liszt souffrait de voir que sa réputation de virtuose faisait obstacle à sa gloire de musicien et refusait de se laisser ranger « parmi les célèbres pianistes égarés en des compositions manquées ». Mais il protestait en vain : l'heure de la réparation ne sonna qu'après sa mort, en Allemagne d'abord, en France ensuite. Peu à peu on dut se convaincre qu'il était, d'abord, un compositeur de piano hors pair, qui a usé avec une prodigieuse virtuosité technique de toutes les ressources de son instrument et qui, dans la célèbre *Sonate en si mineur*, a produit une œuvre qui reste un des sommets de l'art pianistique de tous les temps. Puis on se rendit compte aussi de l'éminente valeur de ses compositions orchestrales. Dans les douze poèmes symphoniques, dans les symphonies de *Dante* et de *Faust*, on salue aujourd'hui des œuvres d'une puissante originalité, romantiques sans doute par la liberté de leur forme et de leur ordonnance tonale, mais musicales dans leur essence et qui apparaissent à maints égards comme apparentées à l'art symphonique beethovénien dont elles sont issues. Et enfin on apprit aussi à respecter sa musique religieuse qui allie de façon si curieuse la couleur primitive et le modernisme, la foi et l'intériorité et à admirer dans le bel oratorio de *Christus* une œuvre d'art où, selon la remarque de Wagner, le « catholicisme se résume de façon aussi vivante que saisissante ».

« Au risque de passer pour intolérablement orgueilleux, a dit Liszt, je crois que l'entendement de certaine musique exige une intelligence et un sens moral plus affinés parmi les artistes et les auditeurs qu'on ne les rencontre d'ordi-

naire. » Sans nul doute c'est à lui-même qu'il songeait en écrivant ces lignes ! Sa cause est aujourd'hui gagnée. Chacun sait avec quelle rapidité la sensibilité nerveuse s'est développée et affinée au cours du XIX^e siècle : le public moderne est devenu susceptible de ressentir des impressions de plus en plus délicates, différenciées, nuancées, et, parallèlement à cette évolution psychique, on peut constater une évolution correspondante de l'art musical qui traduit par des procédés toujours plus perfectionnés les vibrations plus subtiles de l'âme moderne. L'œuvre musicale tend à devenir un organisme à la fois plus complexe et d'une plus rigoureuse unité. L'harmonie se fait plus savante et plus raffinée par la substitution d'un chromatisme toujours plus hardi à l'ordre diatonique. La polyphonie devient toujours plus complexe par suite de l'indépendance plus grande accordée aux voix secondaires longtemps subordonnées à la voix principale. Le rythme gagne en liberté et en variété. Et en même temps que les éléments constitutifs de l'organisme musical se compliquent et se différencient, ils tendent aussi à s'intégrer en une plus rigoureuse ordonnance. C'est la gloire de Liszt d'avoir, en même temps que Berlioz et avant Wagner, contribué plus que quiconque à engager la musique sur les voies nouvelles, à créer la langue qui correspond à l'impressionnabilité nerveuse plus affinée du XIX^e siècle. Par l'étendue de sa pensée, par son universelle curiosité, par la souplesse de son art, par l'originalité de sa personnalité humaine et musicale, il demeure à jamais l'un des héros les plus magnifiques, les plus éclatants, les plus inspirés du Panthéon de l'art moderne.

HENRI LICHTENBERGER.

